

**Dimanche 14 février 2010**

**1 Cor 13, 1-13.**

**Sophie Reymond**

**Prilly**

Avant de nous pencher sur le contenu de cet hymne célèbre (C. Combet-Galland parle d'une « intrigue amoureuse d'une ode à l'amour », intrigue entre le 'je' et l'Agapè), arrêtons-nous un instant sur sa forme. Il s'agit bien, en effet, d'un poème jaillissant soudainement au milieu d'une argumentation serrée portant sur les dons de l'Esprit. Comme si Paul, au moment d'aborder cette « voie infiniment supérieure » (12,31), n'avait cessé de tenir l'Amour comme à l'arrière-fond de sa pensée, et qu'au moment d'en parler, il ne pouvait le faire que d'une manière en quelque sorte digressive, comme un cri du cœur. La nature littéralement « hyperbolique » de l'amour n'est pas sans lien avec la forme poétique dont l'Apôtre use pour en parler : quel autre genre littéraire pourrait mieux pointer cette démesure de l'amour ? Paul en poète : ce n'est pas si habituel que cela. Il fait un écart formel, mais non d'idée, et un écart qui est en réalité un sommet.

Un sommet ? Pas tout à fait, si l'on entend par sommet un don supérieur qui viendrait s'ajouter aux autres dons de l'Esprit, comme s'il s'agissait de parvenir, par degrés successifs et de même nature, en haut d'une échelle, comme si l'Amour en était simplement le dernier barreau. En réalité, l'Amour n'est pas un don comme les autres, un charisme particulier dont l'un ou l'autre pourrait être doté, comme le serait le don de guérison, de direction ou du parler en langues (12,28). Tous sont voués à l'Amour, tandis que tous n'ont pas reçu les mêmes dons singuliers. Par nature, l'Amour n'est pas comparable à d'autres dons. Il est d'autant plus sans mesure qu'il dépasse toute mesure : il est la plus « grande » des vertus théologiques (13,13), au sens où il les comprend toutes, les oriente, les couvre, « jette son filet » sur elles.

L'amour est donc « hyperbolique », ce qui se traduira dans l'hymne par des termes radicaux, « tout » et « rien » : « s'il me manque l'amour, je ne suis **rien**... je ne gagne **rien**... l'amour excuse **tout**, croit **tout**,... ». L'excès terminologique répond au genre hyperbolique : « l'hyperbole augmente ou diminue les choses avec excès, et les présente bien au-dessus ou bien au-dessous de ce qu'elles sont, dans la vue, non de tromper, mais d'amener à la vérité même, et de fixer, par ce qu'elle dit d'incroyable, ce qu'il faut réellement croire » (Fontanier). S'il y a figure de style, c'est comme traduction d'une vérité au-delà des mots. Nous faisons d'ailleurs tous cette expérience : à partir de ce que nous vivons de l'amour, si peu que ce soit, nous pressentons, et pouvons dès lors projeter, ce que serait la perfection de ce que nous vivons, l'idéal qui se dessine.

Davantage, cet absolu de l'Amour n'est certainement pas pour Paul une simple vue ou projection de l'esprit, car c'est assurément en Dieu qu'il se

réalise, dans le Christ qu'il le voit pleinement mis en œuvre (leur nom n'apparaît pas, mais le passif du v. 12, comme tous les passifs, est divin). Qui, en effet, peut en vérité dire et vivre cet amour ? Qui l'incarne de manière si achevée qu'on peut dire sans réserve aucune qu' « il prend patience, ne jalouse pas, ne cherche pas son intérêt, trouve sa joie dans la vérité, croit tout, endure tout... » (à cet égard, on ne peut manquer de faire un parallèle avec l'hymne de Ph 2) ? Et face à cet Amour, n'est-il pas dès lors au moins compréhensible que Paul, tirant leçon de son expérience, en vienne à dire que sans cet Amour, il n'est **rien**. Dire : « je suis un métal qui résonne, une cymbale retentissante », c'est encore dire : je suis 'quelque chose', ne serait-ce qu'un objet, sur lequel de surcroît l'amour ne fait que « rebondir ». Mais c'est encore trop dire (ou pas assez !). Paul va de plus en plus profond : c'est le moi en tant que sujet qui se définit dans ce rapport à cet absolu de l'amour. Je **suis** réellement dans la mesure où l'Amour me constitue. Dans cette même mesure, je suis alors, non plus rien, mais **tout** (ce qui ici-bas ne peut être, ni dit tel quel, sauf à prétendre coïncider parfaitement avec l'Amour). Y aurait-il de quoi désespérer devant l'ampleur sans limites (notamment celle du « moi haïssable » pascalien) de cette vocation à l'Amour ? Non, car l'Amour est proposé comme une « voie », un chemin dans lequel on s'engage, un bien à « rechercher » (14,1). Idéal ou absolu, l'Amour n'est pas idéaliste, mais au contraire parfaitement réaliste, en tant que voie ou chemin. Il n'est pas rêvé, ni à rêver (un regard sur la Croix aura vite fait de chasser ce rêve), mais à « rechercher », même s'il reste à un certain niveau inaccessible, parce qu'eschatologique : lui-même non limité, il anticipe, dès ici-bas, la plénitude finale de l'Amour, sa perfection qui ne se réalisera que dans le face-à-face (13,12), mais du coup s'inscrit comme une espérance et une confiance, les deux 'filles' de l'Amour. « On ne peut aller au Dieu que l'on aime avec les jambes du corps physique et pourtant, L'aimer, c'est être en mouvement vers Lui.

Dans l'amour, nous abandonnons le repos et l'assise en nous-mêmes, et nous émignons virtuellement vers l'objet. Être en train d'aimer est ce mouvement constant d'émigration,.. avoir l'intention (au minimum) de lui donner continûment la vie, pour ce qui dépend de nous» (Ortega).

Que l'amour ne soit pas séparé de la réalité se vérifie dans sa description même, qui aligne, de manière totalisante (parce qu'aucune réalité n'échappe à l'exigence d'amour), différentes postures comme autant de situations concrètes. Pour savoir ce qu'aimer, ou ne pas aimer, veut dire, qu'il suffise d'imaginer ces circonstances qui nous mettent de fait en situation de prendre patience, de rendre service, de jalouser, de s'enfler d'orgueil, de s'irriter, de se réjouir de l'injustice, de tout excuser... ou non. Aimer est lié à un acte, qui peut d'ailleurs conduire aussi bien à faire qu'à ne pas faire, à se montrer présent ou à se retirer, car il en va aussi d'une liberté intérieure de l'amour. Il ne s'agit pas de se situer par rapport à tel code culturel ou moralisant, mais à notre moi véritable, ainsi qu'à celui de l'autre. Car, bien entendu, cette réalisation de l'amour se contredirait, à

fonctionner de manière autarcique ou circulaire, en visant ce « pour soi-même » que le Christ a, en toute son existence, converti en un « pour l'autre ».